Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 7

Artikel: Mère et fille : [suite]
Autor: Nelly-Lieutier
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190282

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

veni : Cllia ringa n'est pas la soletta, kâ y'ein a onco dâi z'autrès, et pas mau. Ye voudré don mè recommandâ à clliâo qu'ein sâvont dè lè marquâ su on petit bocon dè papâi et dè mè lè z'einvoyî po qu'on pouéssè lè repassâ. Cein farà pliési à bin dâo mondo.

MÈRE ET FILLE

VI

Le temps marcha, les jours s'écoulèrent; la guérison se fit rapide et complète : mais... mais l'ineffaçable marque, incrustée sur le côté du visage, était là, témoin muet et toujours visible du sacrifice de Colette.

Un jour cependant, il fallut revenir aux habitudes passées, recevoir de nouveau André, que l'on avait tenu à l'écart, sans lui dire toute la vérité. Il fallait connaître son impression lorsqu'il verrait le visage de la jeune fille, et surtout deviner sa pensée.

Le jour où Colette dut paraître au salon pour la première fois après son accident, Mme Fonguerives voulut présider elle-même à la toilette de sa fille.

Ce jour-là, elle s'occupa à peine d'elle-même, ou, si elle y pensa, ce fut pour donner à sa personne et à sa toilette un air d'austérité qui en faisait presque une vieille femme.

Colette, au contraire, et presque malgré sa volonté, était habillée avec une élégance jeune et fraîche qui faisait ressortir la beauté de sa taille et de son visage, dont l'horrible brûlure n'avait pu détruire le charme et la candeur.

Du reste, une frisure habile, faite et arrangée par Mme Fonguerives elle-même, dissimulait si bien la cicatrice laissée, qu'il fallait savoir un peu pour deviner beaucoup.

..... Les visites des indifférents étaient parties.

André et Bernard étaient seuls restés au salon. L'un, parce qu'il se sentait le droit de savoir ; l'autre, parce qu'il comprenait que son ami pouvait avoir besoin de lui.

Les jours longs et tristes passés loin de cette maison où se trouvaient toutes ses espérances, avaient laissé André plus indécis que jamais. Cependant le souvenir de Mme Fonguerives, plus tenace, plus troublant que celui de sa fille, agissait bien plus sur son imagination que celui de Colette, si simple et si jeune qu'il y pensait plutôt comme on pense à un enfant qu'à une femme.

Cette impression, restée tout entière, semblait presque le dominer, au moment où il se représenta devant les deux femmes devenues l'arbitre de sa vie.

Il fut douloureusement frappé par l'air nouveau adopté par Mme Fonguerives.

L'absence complète de tout cet art qui fait ressortir et sait conserver la beauté d'une femme, l'air maternel qu'elle semblait avoir pris seul comme devant être le sien désormais, faisaient d'elle, en ce moment, non la fiancée à laquelle on veut demander le bonheur de sa vie, mais la belle-mère à laquelle on ne veut demander... que sa fille.

Et les yeux d'André cherchèrent alors le regard de Colette; mais celui-ci s'était détourné, comme si une rêverie profonde, étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, se fût emparée seule de l'esprit de la jeune fille.

Bernard aussi était rêveur. Il sentait un mystère, et il n'était pas homme à l'abandonner avant de l'avoir deviné.

Mme Fonguerives comprit qu'il lui appartenait de donner à cette situation la netteté désirée par tous.

— Puisque nous voilà seuls, entre amis, dit-elle en souriant, permettez-moi de vous faire une confidence tout intime. L'une de nous deux, ma fille ou moi, doit se marier très prochainement, et à l'une de nous deux aussi il est arrivé un de ces accidents qui, sans détruire la beauté d'une femme, l'amoindrissent cependant aux yeux des malveillants, ou seulement des indifférents.

— Oh ! pensa André, quel malheur de ce genre lui est arrivé à elle ?

Et le regard scrutateur du jeune homme se fixa sur Mme Fonguerives comme pour découvrir, sur sa personne ou sur son visage, la trace du malheur qu'il redoutait.

Mais il n'y aperçut qu'un sourire qui lui sembla plein de malice, et toujours cet air maternel et bonne femme qui déroutait toutes ses combinaisons et donnait le change à ses pensées.

Mais la malicieuse femme semblait avoir à cœur d'augmenter de plus en plus son malaise.

— Il y avait une fois, poursuivit-elle, un prince charmant, auquel un enchanteur avait imposé la dure loi de choisir son épouse entre la mère et la fille, et, à cette condition seule, il ne serait plus statue de pierre, comme il l'était depuis sa naissance. Or, ce prince charmant...

— Oh ! madame, madame, n'allez pas plus loin, je vous en prie ! s'écria André en joignant les mains. Et puisque vous savez la vérité, laissez la pauvre statue de pierre se réchauffer assez aux rayons de votre affection, qui vaudra bien pour elle le choix si terrible auquel elle a été condamnée.

— Mais vous ne m'avez pas laissée terminer mon histoire, dit Mme Fonguerives, et vous ne savez pas qu'un délai fatal condamne la statue à choisir, aujourd'hui même, entre la mère et la fille. Je vous l'ai dit tout à l'heure, un accident est arrivé à l'une d'elles, et, s'il la rend un peu moins belle, il lui donne, en revanche, toute la beauté qu'impriment sur un visage le dévouement, l'affection et le sacrifice de soi-même au bonheur d'une autre.

— O mère ! que dis-tu ? s'écria Colette en se levant et en se jetant au cou de sa mère.

— Je dis que je sais tout, que j'ai tout deviné, ma fille chérie, et que je ne serai plus désormais la rivale, mais toujours la mère de mon enfant.

— Monsieur André, le rôle de la statue est devenu bien facile maintenant, ajouta-t-elle en se tournant gracieusement vers le jeune homme. L'une de ces femmes est morte, puisqu'il n'y a plus qu'une mère.

André, radieux, s'était levé et avait saisi l'une des mains de la jeune fille.

Celle-ci se dégagea doucement, et soulevant avec une vivacité fébrile la boucle de cheveux qui cachait à demi son visage :

— Monsieur André, regardez-moi, je suis laide, dit-elle doucement, comme si cette révélation dût être à jamais un arrêt contre elle.

Le jeune homme eut une sorte de stupeur qui fit briller son regard sous une flamme intérieure.

— Vous voyez bien que ce n'est pas moi qui dois désenchanter la statue? reprit Colette avec un sourire triste.

André saisit de nouveau la main qui avait échappé à la pression de la sienne.

— Mademoiselle Colette, voulez-vous être ma femme bien-aimée ? dit-il en regardant la jeune fille avec des yeux où perlaient des larmes.

L'enfant se tourna vers sa mère qui souriait, et elle abandonna à André la main qu'il tenait trop fort pour qu'il fût possible qu'elle s'échappât toute seule.

Et en même temps elle se pencha sur le cou de Mme Fonguerives, en murmurant :

— Mère, mère, l'une de nous deux devait être sacrifiée. Oh ! pourquoi ne m'as-tu pas laissée faire ?

Pour toute réponse, la jeune femme serra Colette sur son cœur, et attirant elle-même André auprès de la jeune fille :

— Je vous la donne, dit-elle, et n'oubliez jamais...

— Qu'aucune femme sur la terre ne pourra valoir celle au bonheur de laquelle je promets de dévouer ma vie, répondit le jeune homme, en s'inclinant respectueusement devant celle qui allait être sa belle-mère.

Avait-il deviné le dévouement de Colette ?

Bernard d'Hauterive ne le crut pas ; mais il trouve que son ami a donné la preuve d'un grand esprit pratique, en préférant la fille à la mère.

NELLY-LIEUTIER.

Réponse au problème de samedi : Remplir le baril de 3 litres et le verser dans celui de 5. Répéter l'opération. Il reste donc 1 litre dans le petit baril. Le vin contenu dans le grand est remis dans le tonnelet, et le litre du petit baril dans le grand baril. Enfin remplir le baril de 3 litres. Donc il y aura ainsi 4 litres dans le tonnelet et 4 dans les 2 barils.

On voit que le transvasage est une opération familière au Vaudois, et qu'il y trouve un agrément tout particulier, car jamais un problème ne nous a valu autant de réponses justes. Nous en avons reçu plus de 100, et la publication de tous ces noms nous prendrait trop de place. — Le tirage au sort a donné la prime à Mme Vve Mamin, à Montreux.

Problème.

Un escalier est composé d'un tel nombre de marches qu'en les comptant de deux en deux, il en reste une hors de compte. En les comptant de trois en trois, il en reste deux. De quatre en quatre, il en reste trois. De cinq en cinq, il en reste quatre. De six en six, il en reste cinq. Mais de sept en sept, il n'en reste point. Combien cet escalier a-t-il de marches ?

Prime : Un objet pour la poche.

Comme nous avons rappelé dernièrement les mesures prises par le Conseil administratif de la ville de Genève, au sujet des chapeaux des dames au Théâtre, nous devons ajouter que le même résultat vient d'être obtenu par un directeur de théâtre du midi de la France, au moyen de ce simple avis affiché à l'entrée : « L'administration prie les jolies femmes d'ôter leurs chapeaux. Les autres pourront les garder. » Inutile de dire qu'à partir de cette malicieuse invitation, tous les chapeaux sont restés au vestiaire.

Les mouvements contraires. — Sous ce titre, la *Nature* propose à ses lecteurs cette amusante récréation : Asseyez-vous devant un bureau ou une table, la plume à la main, levez la jambe doite, et, du bout du pied, décrivez, de droite à gauche, un cercle dans l'espace. Essayez, pendant que votre pied décrit ce cercle, d'écrire la lettre *d* en majuscule. Cela vous sera impossible, la main ne pouvant tracer un cercle dans un sens pendant que le pied décrit un cercle dans le sens inverse. La même expérience peut se faire aussi en décrivant avec le bout du doigt un cercle sur la table, tandis que le pied en décrit un autre dans le sens inverse. — Il y a là sans doute manque d'exercice, défaut d'habitude. Peut-être aussi le cerveau ne saurait-il commander à la fois à deux organes d'agir de deux façons différentes.

Entre deux voisines :

— Dites-voir, Rosine, comment va Sami ?

— Rien qui vaille, car le médecin a dit qu'il faudra peut-être lui faire l'imputation.

— Ti possible ! il ne pourra jamais la supporter ; l'est tant faible.

— Oh ! que non, ils y veulent donner de l'éther pour l'éterniser, et alors après il dira qu'il n'a rien sentu.

— On invente pourtant toujours de nouveaux remèdes, qu'on n'y connait plus rien.

— Taisez-vous ! je crois que les médecins deviennent fous ; est-ce qu'ils n'ont pas ordonné à la grande Marienne de l'ordure de fer, et après des pillules de mitraille d'argent.

— C'est comme pour mes rages de dents, le pharmacien ne m'a-t-il pas dit de mettre du l'eau d'ânon dessus.

A propos des bals de l'Elysée, les journaux français rappellent un souvenir des bals du prince-président, Louis Napoléon. Les femmes tenaient une grande place dans les soirées d'alors et les jupes les plus élégantes entouraient volontiers l'amphytrion. La colonie anglaise faisait l'ornement de ces fêtes, avec ses beautés les plus radieuses et les plus recherchées. Le président, toutefois, n'était pas sans éprouver quelque déception avec l'esprit pratique des filles d'Albion. Un soir qu'à un bal, il avait, rayonnant, à son bras madame Adamson, elle lui dit :

— Ah ! je suis bien heureuse d'être appuyée sur votre bras !...

— Tout le bonheur est pour moi.

— Oh ! non, car lorsque nous cheminons ensemble, tout le monde se dérange devant vous, et cela garantit mes volants.

La belle Anglaise avait pour vingt mille francs de dentelles sur sa robe et tenait à ne pas endommager sa garniture.

Une jeune dame monte dans un tramway, accompagnée d'un vieillard qu'elle fait asseoir respectueusement sur ses genoux.

Exclamation des voyageurs et observation du conducteur.

— Permettez, fait la dame à celui-ci en lui passant six sous, mon père est en enfance... et, vous le savez, les enfants sur les genoux ne paient pas !

THÉATRE. — Demain dimanche, à 7 ½ heures,

MARCEAU

ou les Enfants de la République,

grand drame historique, avec le concours de l'*Union instrumentale* et de M. Hems. — Grande mise en scène.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD ET V. FATIO